

en groupe est « particulièrement riche et stimulant », revisite son origine dans le cursus analytique. Citant Paul Israël considérant le rôle du groupe comme médiation heureuse, il observe que la clinique exposée rencontre des échos très différents selon les participants et s'interroge sur les effets possibles de la dynamique du groupe de supervision sur ces résonances. Est-ce la dynamique du groupe qui influe sur une part du contenu abordé ? Peut-elle induire la présentation clinique ? Les mouvements groupaux qui l'animent font-ils l'objet d'une élaboration ? En quoi sont-ils possiblement révélateurs du contre-transfert des thérapeutes ? La dynamique de la clinique exposée et celle du groupe de supervision ont partie liée. Un exemple clinique illustre cette dimension des « redoublements emboîtés ». Enfin, deux façons d'appréhender le groupe de supervision sont mentionnées, le groupe de supervision à médiation, le groupe de supervision comme médiation. Un livre à recommander aux professionnels qui s'engagent dans la conduite de groupes.

Christian Sigoillot

À propos de...

Françoise Davoine

Mère folle

Toulouse, érès, coll. « Arcanes », 2020

Françoise Davoine, psychanalyste lacanienne, adopte dans ce livre la forme du récit pour servir un récit original et personnel où elle explore la folie à partir de son expérience auprès des patients sévères hospitalisés en psychiatrie.

Réédition d'un livre publié en 1998, le titre de l'ouvrage aujourd'hui ne manque pas d'étonner quant à son accroche que d'aucuns jugeront stigmatisante à l'égard des mères. On comprendra très vite qu'il sert de support à une fiction théorique qui prend sa source

au Moyen Âge, lorsque « mère folle » (voir l'image en couverture), personnage carnavalesque central des « sotties », mettait en scène sous forme de procès parodique les abus du temps. La sombre actualité que nous vivons accroît la pertinence de cette mise en scène.

Au gré des rencontres imaginaires entre les vrais patients et les personnages (« sots et sottés ») acteurs des sotties qui jouent la folie, aussi bien que de penseurs tels que Thom, Artaud, Wittgenstein, Descartes ou Schrödinger (« on ne délire jamais assez »), la narratrice, déstabilisée par le suicide d'un de ses patients se prête à l'entreprise critique qu'ils lui imposent, à elle et à sa pratique psychanalytique.

La forme dialogique et le ton mêlé de tragique et d'autodérision, d'humour et de fantaisie, se conjuguent à l'uchronie pour faire éprouver, à la lecture de ce qui se présente comme un conte, une sorte de vertige touchant (de très loin sans doute) à ce qui se passe pour le schizophrène (« qui détecte des aires sociales catastrophiques ») quant à une temporalité « qui se brouille, s'arrête, parfois s'inverse ».

Si l'on s'y perd un peu quelques fois, sans doute est-ce l'intention de l'auteur qui nous torture un peu comme l'est son personnage sous le feu de ses interlocuteurs fantasques lorsqu'elle retourne à son hôpital en ce jour de Toussaint, à reculons, en proie au doute quant à sa pratique.

La matière langagière de l'incipit, volontiers bouffonne, rabelaisienne, se déploie à l'aune de la tradition orale de la psychanalyse lacanienne et trahit le bagage culturel de l'auteure, agrégée de lettres au style littéraire, docteur en sociologie et curieuse de la physique et des sciences dures. (« Il faudrait que je refasse du français et des maths », dit Ariste, un patient las de prendre du Tercian, des drogues et des chocs de l'oubli.)

Merlin, Viviane, changelins (enfants en souffrance), Mélusine, Herlequin, autant de personnages du Moyen Âge qui témoignent ici de leur mal être dans une langue des merveilles : « Que ne descend tantôt la mort, Mordant par diverses jointures ! Privé me sens de tout confort, Fort et grand mal que j'endure ! Dure dureté et passion dure ! Dures pleurs me convient guetter, sans nul espoir, fors regretter, Regrets piteux et lamentés, laments mortels qu'on ne peut dire. »

La déambulation de la narratrice dans son hôpital confine à un égarement aux lisières de la réalité.

Mais tous ces fous disent aussi, par la voix de l'auteur, une forme de vérité : « La confusion est un signe de l'époque. Or je vois à la base de cette confusion une rupture entre les choses et les paroles, les idées et les signes qui en sont la représentation. On ne compte plus les systèmes à penser et les idéologies qui nous dévitalisent. Si bien que jamais on n'a autant parlé de civilisation et de culture qu'à présent où la vie s'en va. »

Ils disent aussi la conviction de l'auteure selon laquelle la psychanalyste doit laisser parler en elle son théâtre d'ombres, sa subjectivité, à rebours de la rupture consacrée entre neurones et paroles. (Mère folle : « Renoncez donc au langage clair, parlez un langage physique, mêlez l'abstrait et le concret, laissez-vous aller à des incantations mystiques. »)

Si vous n'êtes pas trop égarés, vous parviendrez aux chapitres suivants et irez à la rencontre de Schrödinger (ou un malade qui se prend pour tel) non sans avoir croisé Descartes et Freud autour des prémisses neurobiologiques du fonctionnement psychique bientôt dérivées en ubris neuroscientifique qui promeut l'homme cerveau « qui ne rencontrera jamais la personnalité » ; mais également un représentant du DSM prosélyte, pourfendeur de la psychothérapie et de

la subjectivité que l'ironique F. Davoine met en scène et sur le gril.

Il faut un peu se défaire de ses habitudes de lecture des textes théoriques pour entrer pleinement dans ce récit fantasque, mais une fois le pli formé on se trouve porté comme dans un roman où se croisent moult personnages, à commencer par l'auteure elle-même, tissant au fil du récit la trame de son parcours en psychiatrie où elle commence en tant que sociologue, « cherchant ce qui s'adresse à elle dans ce comble de néant ».

Toutes ces rencontres se produisent un peu sur le mode de l'association libre et du coq à l'âne agissant, mine de rien, au service, de la cause psychanalytique un peu comme les poètes qui « niaient », « qui font sortir les semences de la sagesse avec beaucoup plus de brillant même que ne peut le faire la raison philosophique » (Descartes).

Moment fort du livre, qui procède par dialogues successifs emmaillés de digressions, celui avec Schrödinger est l'occasion d'une mise en parallèle, voire d'une analogie, entre théorie de la physique concernant l'inversion de la flèche du temps et des mécanismes psychopathologiques de la psychose (perte d'identité) où les patients désorientent le thérapeute en imposant une autre conception de l'espace et du temps.

F. Davoine illustre cette question à partir d'un cas clinique (« à cinq ans, j'avais quatre-vingts ans », affirme la patiente) : la boîte de Schrödinger devient une boîte à transfert dans laquelle s'établissent des passerelles entre la folie de la patiente et la vie privée de la thérapeute. Moments où les mouvements insus de l'analyste sont la cible de la vigilance psychotique qu'elle nomme : « impressions retranchées ».

Transfert psychotique : hors temporalité, désubjectivation, contagion.

La troisième partie embraye ou divague à partir d'un voyage que l'auteure réalise à la Toussaint sur les terres

de son enfance et la rencontre avec d'anciens porteurs de la mémoire traumatique de leur passé de résistants ou des personnes folles parce qu'ayant eu affaire avec l'effondrement de la réalité.

On fait ensuite un petit détour par La Boétie à travers un livre annoté de sa tante. Elle y retrouve « l'invariant d'une pratique analytique cherchant le germe d'un sujet dans des aires de mort, aussi actives alors qu'aujourd'hui ».

Vient ensuite René Thom, ambigu sur le point de savoir si la psychanalyse doit être efficace ou pas mais soulignant l'importance du psychisme dans la recherche scientifique. (Position de l'observateur, brisure de l'intersubjectivité.)

F. Davoine cherche là aussi des passerelles entre mathématiques et psychologie à travers le concept de « pli » (catastrophe élémentaire comme concentration de l'individualité première d'un espace constituant une singularité qui fait résistance) qu'elle compare au silence – servitude volontaire – qui s'installe dans le lien avec un patient. (Résistance dans le repli du temps.)

Bien sûr, à donner la parole à tel ou tel entre deux portes, l'auteure prend le risque de morceler son propos tiré par le « démon de l'analogie ». Mais nous ne boudons pas notre plaisir à la suivre dans l'utilisation brillante et acrobatique qu'elle fait des métaphores. C'est toute la sagacité de l'auteure qui vient se loger là pour faire de cet ouvrage un ovni dans la littérature psychanalytique. (« Je me sentais tellement chimère et si peu griffon. »)

Le livre se termine, au bout du voyage, sur une rencontre de la narratrice avec son mentor/superviseur, Gaetano Benedetti, à qui elle va parler de ses patients.

C'est l'occasion de déployer un questionnement fondamental autour de l'analysabilité du psychotique eu égard aux mécanismes défensifs spécifiques en jeu : « Lorsque l'intelligence des situations vitales est refusée, il en résulte

la sensation de ne pas exister, et de se dissoudre à travers l'autre, de devenir la chose de la pensée de l'autre. »

Et l'on retrouve là le fil conducteur qui guide F. Davoine, à savoir : « Une analyse qui consiste à remplir les zones de mort par un tissu dialogique, dû au puissant effet que la sensation de mort psychique d'autrui a sur notre inconscient. »

Les cauchemars du thérapeute, par exemple, sont alors à envisager comme une forme de création bienvenue pour approcher et parler l'irrationnel. (Se laisser affecter.)

« Quand il n'y a plus de Moi et de non-Moi dans les aires de mort, l'analyste endosse la violence qu'il reflète au patient pour en accréditer l'existence. » (Pouvoir d'abriter les formes les plus abracadabrantes.)

C. Benedetti parle d'Inconscient thérapeutique. L'attitude qu'il préconise face à la folie, pleine de respect et d'un humanisme devenu rare, doit faire la part d'une création commune entre patient et thérapeute afin de mettre en marche le temps arrêté plutôt que de revenir sur des éléments du passé.

Ce livre lui-même est une création singulière à partir de l'expérience du soin sur la nef des fous.

Willy Falla

À propos de...

André Sirota

Retour à Jitomir

Paris, Éditions le Manuscrit, coll.

« Marges et Passages », 2023

Directeur de recherche et professeur émérite de psychopathologie sociale clinique de l'université Paris Nanterre, André Sirota a été président de la Société française de psychothérapie psychanalytique de Groupe (SFPPG) de 2006 à 2014. Il a présidé un mouvement d'éducation nouvelle et d'éducation